

SACRILÈGE Les Bleus n'ont pas gagné en 1998 (c'est Louis Dumoulin qui l'a écrit).



... l'équipe de France sur le mode de l'uchronie, cette réécriture de l'Histoire où l'on raconte les choses telles qu'elles auraient pu se produire. Tout (re)commence donc un beau jour de 1993 avec l'arrestation à la frontière franco-allemande d'Emil Kostadinov, dont les papiers ne sont pas en règle. Du coup, l'attaquant bulgare ne pourra crucifier les Bleus dans les dernières secondes des éliminatoires pour la Coupe du monde 1994 et Cantona deviendra sélectionneur national dans la foulée, tout en vivant une idylle cachée avec Lady Di.

Mais le meilleur reste à venir. Lors de la Coupe du monde 1998, en France, au terme d'un match où il a écopé d'un carton rouge, Zinédine Zidane assène un coup de tête à son entraîneur Cantona dans les vestiaires. Les Bleus sont éliminés, les éditorialistes dénoncent « la Génération sauvageons » et, pour éteindre l'incendie, le Premier ministre, Lionel Jospin, crée un secrétariat d'Etat à l'Intégration, qu'il confie à un jeune socialiste ambitieux, Eric Besson. On le voit, au-delà de la pochade, Louis Dumoulin dribble la réalité avec

un humour pointu, qui fera sourire tous les aficionados des Bleus. Rassurez-vous, sous sa plume, l'équipe de France gagne tout de même une Coupe du monde, en 2014, au Maracana, face au Brésil, grâce à deux buts de Yoann Gourcuff. Mais là, on n'est plus dans l'uchronie. On serait plutôt dans le rêve...

Des Bleus dans les yeux,
par Louis Dumoulin. Desports/Editions
du sous-sol, 112 p., 7,90 €.

Le plus historique

On l'ignore souvent, mais c'est un Français, Jules Rimet (1873-1956), qui a créé la Coupe du monde. Longtemps, d'ailleurs, la compétition a porté son nom. Fondateur du Red Star Football Club, ennemi intime du sport amateur et du baron de Coubertin, empreint de catholicisme social et de poésie, cet homme déterminé organise les cinq premières Coupes du monde, entre 1930 et 1954. C'est le récit étonnant de cette préhistoire du football que son petit-fils Yves – lequel procéda, enfant, au tirage au sort de la Coupe du monde 1938,

en France ! – et Renaud Leblond exhument aujourd'hui.

C'était le temps des ballons en cuir cousus, des gardiens de but à casquette et des poteaux carrés. Une certaine improvisation règne encore : en 1930, il faut trois semaines de bateau – sans entraînement, donc... – aux équipes européennes pour rejoindre l'Uruguay ; en 1934, en Italie, Rimet assiste à tous les matchs à côté d'un Duce mutique ; en 1938, l'équipe d'Autriche quitte la France au beau milieu de la compétition, le pays n'existant plus pour cause d'Anschluss ; en 1950, au Brésil, la France déclare forfait, n'acceptant pas de devoir disputer deux matchs à quatre jours d'écart dans des villes situées aux deux extrémités du pays ; et, dès les débuts, marché noir pour un ticket en finale et pétards dans les tribunes accompagnent la compétition...

Evidemment, en 2014, à l'heure où triomphent le foot business et les pétrodollars qataris, l'idéalisme des pères fondateurs, persuadés que le football allait favoriser l'amitié entre les jeunes du monde, peut prêter à sourire. Mais ces quelques hommes, menés par un charismatique Jules Rimet, ont inventé une machine qui fait rêver la planète entière tous les quatre ans. Quel autre Français pourrait en dire autant ? ● J. D.

Le Journal de Jules Rimet,
par Yves Rimet et Renaud Leblond.
First Editions, 180 p., 9,95 €.



DÉBUTS 1938, à Paris : troisième édition d'une Coupe créée par le Français Jules Rimet.



concerne, un canapé de Juvisy-sur-Orge, des bouteilles de Sidi Brahimi et des copains de lycée pour la tragédie de Séville...

Mes seuls buts dans la vie,

par Pierre-Louis Basse.
NIL, 128 p., 14,50 €.

Le plus brésilien

A l'approche du Mondial brésilien, on n'en finit plus de brasser les clichés – Copacabana par-ci, caïpirinhas par-là, sans oublier l'inévitable Maracana. Avec son *Eloge de l'esquive*, célébration du futebolsamba, Olivier Guez démontre en 100 pages enlevées combien le ballon rond est l'essence même du Brésil. De Garrincha-cha-cha à Neymar, en passant par la fabuleuse équipe de Tété Santana et Socrates (qui n'aura rien gagné), le dribble du malandro, le rou-

blard tropical, a toujours défié les hiérarchies sociales figées de l'ex-Empire. A Rio, le football fut d'abord un sport de Blancs, importé par les Anglais, avant que les mulâtres et les Noirs ne se joignent à la fête. Et, sous couvert de nous parler des artistes du Botafogo et du Fluminense, c'est en fait toute l'histoire tourmentée du Brésil du dernier siècle – Brasília, Vargas, les favelas – que déroule Olivier Guez. Le tout, vu des gradins du Maracana, sans doute la meilleure place pour observer le continent *auriverde*...

Eloge de l'esquive,

par Olivier Guez. Grasset, 108 p., 13 €.

Le plus troublant

Thierry Roland nous l'aura suffisamment seriné durant des décennies : un match de football peut basculer à cause d'un simple détail. Partant de ce postulat, Louis Dumoulin revisite les vingt dernières années de

du football sur Europe 1, Pierre-Louis Basse a donc décidé de nous raconter, avec une touchante sincérité, les 11 matchs qui ont changé sa vie. Voici s'avancer Yves Triantafilos, « le Grec » de Saint-Etienne, héros de la mythique qualification contre Hajduk Split, en 1974 ; Giresse et son but contre l'Allemagne, lors du dramatique France-Allemagne de Séville, en 1982 (le plus beau match de tous les temps ?) ; et encore Jones, Platini et ce Fairclough, qui crucifia les Verts un soir de mars 1977... Autant de buts remontés d'un temps où le ballon rond n'inondait pas nos petits écrans et où la radio était reine, « ayant l'élégance de sauvegarder notre imaginaire sans jamais trahir la vérité ». Tout à sa subjectivité matinée de lyrisme militant (il observerait plutôt les stades depuis la tribune d'extrême gauche), Pierre-Louis Basse dit aussi, très justement, qu'un match vaut autant par sa qualité que par les conditions dans lesquelles on l'a vu – en ce qui le

RÉTRO Platini, héros d'un temps où le foot s'écouait encore souvent à la radio.



Lignes de buts

A l'occasion du Mondial brésilien, un flot de livres refait le match de l'histoire du football. De George Best, la popstar de Manchester, aux magiciens de la Seleçao, en passant par la demi-finale héroïque des Bleus à Séville, nos ballons d'or.

Par Jérôme Dupuis

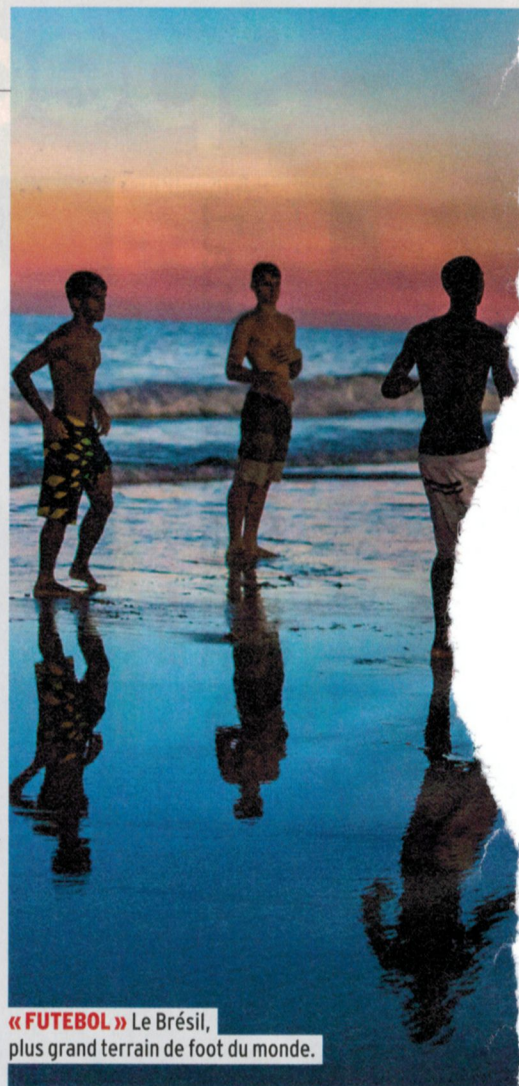
Le plus alcoolisé

A la fin de sa vie, lorsque ses genoux abîmés ne pouvaient plus le porter sur les terrains, George Best gagnait sa vie en faisant des sortes de one-man-show dans des pubs du Royaume-Uni. Ses répliques les plus célèbres ? « J'ai dépensé tout mon argent dans les voitures, l'alcool et les femmes. Tout le reste, je l'ai gaspillé. » Ou encore : « En 1969, j'ai arrêté l'alcool et les femmes. Ce furent les vingt minutes les plus horribles de ma vie. » Et puis, il aimait raconter cette anecdote, sans doute un peu enjolivée : un soir de chance au casino, il se retrouve avec une James Bond girl en nuisette, au milieu de billets de 100 livres éparpillés dans une chambre d'hôtel et, avant de sortir, le serveur, qui vient de leur apporter une bouteille

de champagne, lui demande : « Dites-moi, Monsieur Best, quand est-ce que tout a commencé à aller de travers ? »

A vrai dire, avec Mister Best, les choses ne sont jamais allées très droit, ni dans la vie ni sur les pelouses, où ses dribbles courts et ondoyants rendaient fous les défenseurs adverses. « L'ange de Belfast », Ballon d'or 1968, vainqueur de la Coupe d'Europe des clubs champions cette année-là sous le maillot de Manchester United, son club de toujours, avec lequel il disputa 465 matchs, était plus qu'un footballeur. Une popstar du Swinging London, un « cinquième Beatles », dont la piste de danse était le rectangle du stade d'Old Trafford et qui retrouvait des numéros de téléphone de groupies griffonnés au rouge à lèvres sur sa Jaguar Type E.

De ce personnage fantasque, Vincent Duluc, journaliste star des pages football de *L'Equipe*, a réussi à tirer un portrait sensible, qui se lit d'une traite. Le risque, avec un tel oiseau, était évidemment d'oublier la pelouse pour laisser parler la légende. Duluc évite cet écueil, même si son *Cinquième Beatles* est autant un livre sur



« FUTEBOL » Le Brésil, plus grand terrain de foot du monde.

l'alcool et la grâce que sur le ballon rond. La vodka finira par tuer George Best – il avait eu la très malencontreuse idée d'acheter un night-club, qui devint son « bureau »... – à l'âge de 59 ans. « Il ne buvait pas beaucoup, juste trop longtemps », écrit un Duluc fataliste en guise d'épithète. Et, le jour de ses obsèques, dans la longue cohorte des supporters dévastés, on pouvait lire sur un tee-shirt : « Maradona Good, Pelé Better, George Best ».

Le Cinquième Beatles,
par Vincent Duluc. Stock, 232 p., 18,50 €.

Le plus radiophonique

L'histoire officielle du football n'existe pas. C'est une absurdité. Il y a autant d'histoires du football qu'il y a de garçons qui, un soir, ont eu la Révélation en découvrant leur premier match, devant l'écran familial ou caché sous leur couverture avec un transistor. Puis leur deuxième, puis... Ancienne voix



FANTASQUE George Best (maillot foncé), le bad boy des sixties.